

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 43

Artikel: Cauquiès petits bets
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-191923>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 28.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Un instant après, Madeleine rouvrit les yeux.

Elle vit Suzanne agenouillée, penchée sur elle, tout en larmes.

Pendant qu'un sourire doux et triste glissait sur ses lèvres décolorées, elle serra nerveusement la main qui tenait la sienne.

— Oh ! tu m'aimes, toi, tu m'aimes ! murmura-t-elle.

— Oui, oui, ma chérie, je t'aime, répondit Suzanne, et plus encore maintenant que je ne t'ai jamais aimée ! Un jour, si je le peux, je t'en donnerai la preuve.

— Tu me la donnes en ce moment, puisque tu es près de moi, puisque pour moi tu as quitté le bal.

Un domestique étant allé chercher une voiture, Mme Goulard et Madeleine se disposerent à partir.

Le docteur, redoutant une nouvelle syncope, demanda à la grand'mère la permission de l'accompagner, ainsi que sa malade. L'aïeule accepta avec reconnaissance.

Les deux amies s'embrassèrent et Suzanne rentra dans la salle de bal. Mais la gaieté de la jeune fille n'existant plus : c'était fini, elle ne pouvait plus avoir le cœur à s'amuser. Un nuage obscurcissait son front si radieux tout à l'heure. Le plaisir de la danse n'avait plus d'attrait pour elle.

Prétextant une subite migraine, elle refusa de danser et alla retrouver son père, qui, debout près d'une table de jeu, regardait jouer avec un médiocre intérêt. Tous deux avaient le même désir de se retirer ; ils partirent.

Comme ils arrivaient au vestiaire, ils y rencontrèrent Georges Olliot, pour qui le bal n'avait sans doute plus de charmes, car il endossait son pardessus.

Il se précipita pour aider Suzanne dans ses apprêts de départ ; mais, à l'instant où il allait poser sur les épaules de la jeune fille l'élegant sortie de cachemire blanc, garnie de cygne, elle se détourna brusquement, et, le cinglant d'un regard froid :

— Merci, Monsieur, dit-elle, c'est inutile ; j'ai mon père.

Et, prenant le vêtement des mains d'Olliot un peu déconcerté, elle le mit dans celles du vieillard.

Au même instant, un domestique vint annoncer que la voiture de M. Fréret était là depuis quelques instants.

Toujours froidement, Suzanne salua Georges, qui s'inclinait bien bas ; M. Fréret, par politesse, leva son chapeau, et sa fille et lui montèrent dans l'élégant équipage qui les attendait.

La voiture s'éloigna et disparut aux regards de Georges. Alors, Suzanne passa sa main sur son front brûlant, que rafraîchissait l'air de la nuit ; elle soupira profondément... et, de ses yeux bleus, deux larmes furtives s'échappèrent, puis, comme la voiture s'arrêtait, elle franchit, sans le secours du valet, le marche-pied,aida son père à descendre, s'élança dans l'hôtel, embrassa le vieillard, gravit à la hâte l'escalier conduisant à son appartement, refusa l'aide de sa camériste, et, tandis qu'elle enlevait d'une main flévreuse colliers et bracelets, on eût pu l'entendre murmurer d'une voix sourde, grosse d'orages : « Oh ! les hommes ! les hommes !! »

» Pauvre Madeleine !... » (A suivre.)

Une fabrique de cure-dents — Le journal la *Nature* donne une curieuse description d'une usine montée au Canada pour la fabrication des cure-dents en bois. Ces cure-dents sont en merisier. Les cultivateurs apportent la matière première sous la forme de troncs bruts, coupés à la longueur d'environ un mètre. Le bloc, dépouillé de son écorce, est placé sur un tour pour être arrondi. Il est ensuite coupé, par un outil spécial, en longues bandes, ayant comme largeur la hauteur d'un cure-dents. Un nouvel outil amincit les bords, de façon à former les pointes des cure-dents ; ensuite ces bandes de bois sont entraînées sous un cylindre muni de 340 couteaux, qui tourne avec une grande vitesse et débite à peu près 600,000 morceaux ou 600,000 cure-dents à la minute !

Une fois secs, les cure-dents sont placés dans des boîtes en papier très fort, qui en contiennent chacune 2000. Une machine spéciale fabrique 60 boîtes à la minute. On met 100 de ces boîtes dans une caisse et la marchandise part dans toutes les directions.

On voit que dans l'Amérique du Nord, tout ce qui est susceptible de se vendre devient promptement l'objet d'une industrie importante.

Cauquiès petits bets.

L'einterriao. — Quand le z'afférès ne vont pas et que fâ tchai vivrè, tsacon tint à avâi 'na pliace, kâ on est pe sù dè terise n'argent tsi lo boursier qu'à la vegne. Tsequiet avâi z'u la pliace d'einterriao, et sè peinsâvè que cein lâi rapporterâi oquìe tot ein faseint son petit trafic ; mâ coumeint n'iyâi min z'u dè malâdo dein lo veladzo du grandteims, et min dè moo, n'eut min dè foussa à crossâ ào cemetiro et cein lo fasâi borâdenâ. On dzo que sè pliegnâi à son vesin que l'étai molési dè vivre ora, son vesin lâi fâ : « Et onco t'as dào bouheu d'avâi cllia pliace d'einterriao ! »

— Oh, on bio bounheu quie, répond Tsequiet ! kâ coumeint volliâi-vo que vivo se lè dzeins ne mouront pas !

La bise et la pliodze. — Fasâi onna bise à tot veni avau, que la terre étai tant chéte qu'on ne poivè ni laborâ, ni vouâgni. Coumeint lo teimps s'avancivè et qu'on ne poivè pas atteindrâ la nai, lè dzeins s'ein vont vâi l'incurâ po lâi démandâ dè férè dâi priyirès et 'na procéchon po avâi la pliodze.

— Lo vu bin, répond l'incurâ, po vo férè plisi, mâ y'é bin poâirè que lo bon Dieu ne vo z'oûdè pas tant que la bise tindrâ.

On molési. — On gaillâ condanâ à être einmottâ, étai dza su l'échafaud et lo boriau étai tot prêt, quand stu compagnon

dit que l'a sâi. Adon coumeint on ne refusé pas cein que pâovont désirâ ào derrâi momeint clliâo que vont passâ larma à gautse, on lâi va queri on verro dè bière.

— Oh ! n'ein vu rien dè votra bière, fâ lo gaillâ quand on la lâi vâo bailli ; lâmo bin, mâ ne pu pas la supportâ.

Cé que ne peinsè qu'à l'essenciet. — Quin âdzo ai-vo ? demandâvè-t-on ào vilhio Fricasse, on vilhio valet que viquessâi tot solet.

— Eh bin, y'é eintrè soixanta et septanta, ne sé pas bin ào sù.

— Coumeint ! vo ne lo sédè pas pi ?

— Na fâi na ! ye compto me n'ardzeint, mè dzenelhiès et mè lapins, po cein que lè pu paidrè et que pu lè mè laissi preindrè pè on larro ; mâ po lè z'ans que y'é, nion ne lè mè vâo robâ, et n'é pas fauta d'ein preindrè cousin.

Ona granta tsaropa. — On espèce de chenapan, qu'avâi lè coûtes ein long, ne volliâvè pas travailli et ne viquessâi què d'ermonna et dè raccro.

— Porquè ne tsertsi-vo pas de l'ovrando, na pas menâ dinsè onna viâ dè pandoure, lâi fâ on dzo on citoyein tsi quoi ci gaillâ râocanâvè oquìe ?

— Quand su vegrâi ào monde, respond lo cocardier, y'éte tot nu. Quand sari moo, on mè va cllioulâ eintrè quatro lans, tot nu assebin, avoué on linsu po m'einvortolhi. Adon porquè mè bregandéré-yo dè travailli po mè reintornâ coumeint su venu !

La cravate de madame.

A l'occasion d'une fête de famille, un mari galant a voulu offrir à sa femme une jolie cravate de dentelle ; et afin que l'objet soit au goût de madame, il la charge de l'acheter. Mais dans le but de lui ménager une surprise, il feint de destiner cette dentelle à une de leurs parentes.

Les points d'Alençon, les points d'Angleterre les plus fins défilent devant madame qui fait la moue en se disant tout bas : « Si mon mari croit que je vais mettre ce prix là pour un cadeau à Amélie ! » (c'est le nom de la parente).

On lui montre ensuite d'autres cravates, parmi lesquelles elle en avise une bien simple, bien modeste, bien ordinaire.

— Voilà mon affaire, se dit-elle, pour un cadeau c'est suffisant.

Et elle la rapporte à son mari.

— As-tu choisi quelque chose de joli ? demande celui-ci.

— Oui, oui, fait madame qui craint les accès dépensiers de monsieur, très joli.

Et elle répète tout bas.

— Pour Amélie c'est assez bon.